

Mireille OZOUX

JONATHAN SWIFT
LINGUISTE

La norme et le jeu

Préface de Jean VIVIÈS



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

« Swift haunts me ; he is always just round the next corner¹ » : prononcés en 1930, les mots du poète et dramaturge irlandais William Butler Yeats viennent illustrer avec force la fascination exercée sur le lecteur par Jonathan Swift (1667-1745), une fascination qui n'a jamais faibli au cours du temps. C'est en effet sur une figure phare de la littérature anglaise que porte l'étude qui suit. L'entreprise peut paraître téméraire, quand on songe au volume immense de commentaires critiques que les siècles ont accumulés depuis la disparition du doyen de la cathédrale de St Patrick (Dublin) en 1745 ; la bibliographie critique établie en 2016 par le Centre d'études swiftiennes de Münster (le « Ehrenpreis Center for Swift Studies² ») ne compte pas moins de trois-cent-soixante-treize pages de références (articles, monographies, thèses). Lettres, sermons, poèmes, pamphlets, fragments divers, récits de fiction composent une œuvre protéiforme dont la richesse a su à chaque époque, d'une manière ou d'une autre, pour un motif ou un autre, toucher le cœur et l'intellect.

Né à Dublin de parents anglais, Swift (prénomé Jonathan en mémoire de son père, mort prématurément peu de temps avant sa naissance) était issu de la classe dominante des Anglo-irlandais. Son appartenance à la minorité anglicane détentrice du pouvoir politique lui permit de recevoir une solide éducation d'abord à la *grammar school* de Kilkenny puis à l'université, au *Trinity College* de Dublin, institutions ouvertes aux seuls Anglicans. Dépourvu néanmoins de tout titre de noblesse qui lui aurait

¹ William Butler Yeats, « Introduction to *Words upon the Window-Pane* [1930] », dans *Fair Liberty was All his Cry: a Tercentenary Tribute to Jonathan Swift 1667-1745*, éd. Alexander Norman Jeffares, New York, St Martin's Press, 1967, p. 186-199, p. 186. Yeats exprimait alors par ces mots toute sa reconnaissance envers celui qui défendit si ardemment la cause d'une Irlande qui se trouvait sous domination anglaise.

² Le centre fut fondé en hommage à l'historien et critique américain Irvin Ehrenpreis, spécialiste de littérature du xviii^e siècle et considéré comme le swiftien le plus éminent de sa génération, disparu à Münster en 1985.

assuré d'emblée une position sociale, Swift fut obligé d'embrasser une profession, et il choisit la voie ecclésiastique au sein de l'Église Établie. À partir des années 1690 et toute sa vie durant, la carrière d'homme de lettres de Jonathan Swift est inextricablement liée à son implication dans la vie politique : l'adjectif « politique » doit être pris ici dans un sens large, puisqu'il était impossible à l'époque de séparer notamment les institutions politiques et religieuses, le dogme anglican étant la religion d'État. De manière plus générale, les disciplines n'étaient pas encore structurées de manière hermétique : religion, science, politique, philosophie, étaient souvent mêlées, et le terme « littérature » pouvait quant à lui renvoyer à ce qui s'écrivait dans différents domaines de la pensée³. « The world is a thing we must of necessity laugh at, or be angry at ; if we laugh at it, they say we are proud; if we are angry at it, they say we are ill-natur'd » : les mots d'Alexander Pope⁴ pourraient sans doute assez justement décrire la tonalité plurielle des textes de Swift, qui tantôt jette sur le monde un regard amusé, souvent moqueur, tantôt laisse éclater sa colère, mais qui ne reste en tout cas jamais indifférent. Il n'est guère de domaine qui n'ait suscité de réaction de sa part : la critique a fait ressortir les nombreuses thématiques qui parcourent son œuvre et s'y trouvent le plus souvent entremêlées : religion, politique, science, économie, production littéraire sont tout autant de sujets (entre autres) dont Swift s'est emparé pour commenter et questionner la société et la culture de son temps. Observateur assidu et redoutablement perspicace de la nature humaine, Swift était avant tout un moraliste, pour qui les lettres constituaient la forme d'expression privilégiée, au détriment de tout autre forme d'art :

Swift had no ear for music, no eye for painting or sculpture, little understanding of architecture, not the faintest interest in dancing. That he was never an amateur of the arts is one of the essential differences between his genius and the modern ideal of the creative imagination. It is not simply an apparent difference in the vocabulary of awareness, but an essential difference in taste and values. *Literature for Swift amounted to the intersection of craftsmanship and morality*⁵ (c'est moi qui souligne).

³ Il faut attendre en France la seconde moitié du XVIII^e siècle pour voir apparaître le sens moderne : « ensemble des œuvres, des textes, relevant des belles-lettres ». Alain Rey, Marianne Tomi, Tristan Hordé et Chantal Tanet, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992, p. 1137.

⁴ Cité par Herbert Davis, « The Conversation of the Augustans », dans *The Seventeenth Century: Studies in the History of English Thought and Literature from Bacon to Pope*, éd. Richard Foster Jones, Stanford, Stanford University Press, 1951, p. 181-197, p. 185.

⁵ Irvin Ehrenpreis, cité par James Alan Downie, *Jonathan Swift: Political Writer*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1984, p. 190.

Si l'accumulation des négations (« no, little, not, never ») paraît conférer à cette description un caractère péjoratif, nous pensons qu'elle témoigne au contraire de la passion de Swift pour le verbe, une passion à la fois exclusive et engagée : le travail sur le signifiant (« craftsmanship ») est pour Swift avant tout doté d'une visée morale, exprimée dans une multiplicité de formes et de modes qui varient au fil du temps et au gré des enjeux ; une passion tout entière mise au service de « [his] agenda for improving the world (he set out to do no less)⁶ ».

Conscient du pouvoir du signifiant, Swift a placé la question de la langue au cœur de ses préoccupations et c'est sur cette thématique que se concentre précisément notre travail de recherche. Parallèlement aux remarques sur la langue dont il a parsemé son œuvre çà et là⁷, Swift est l'auteur de quelques textes qui prennent pour sujet principal la langue et le langage, et adoptent pour la plupart la forme brève de l'essai (parfois publiés sous forme de lettres). Trois d'entre eux sont écrits dans un mode sérieux, c'est-à-dire non oblique : l'essai paru dans le périodique du *Tatler* 230 (28 septembre 1710), *A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue* (1712), *Letter to a Young Gentleman Lately Enter'd into Holy Orders* (1720), *Hints toward an Essay on Conversation* (écrit aux environs de 1710 mais publié de manière posthume en 1763) ; les autres textes sont quant à eux des essais d'une tonalité bien plus ludique, où domine le mode satirique : *A Modest Defence of Punning* (1716), *A Discourse to prove the Antiquity of the English Tongue*, *On Barbarous Denominations in Ireland* (tous deux écrits après 1727 mais publiés de manière posthume) et *A Complete Collection of Genteel and Ingenious Conversation* (1738). Ainsi, l'on pourrait sans doute dire que Swift a d'une certaine manière produit un discours métalinguistique, mais le terme « métalinguistique » doit être pris au sens large : la langue est certes l'objet de son discours, mais ce dernier se situe en marge de la production institutionnelle représentée par exemple par les grammaires constituées, héritières de la tradition scolastique ; il est en effet difficile, avant le XIX^e siècle, de faire le tri entre ces

⁶ Ann Cline Kelly, *Swift and the English Language*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1988, p. 2.

⁷ « Swift's remarks on the English language are not confined to any single work [...] but appear frequently in the form of *obiter dicta* even in his poems, essays, and letters ». Joshua H. Neumann, « Jonathan Swift and the Vocabulary of English », *Modern Language Quarterly*, 4/2, 1943, p. 191-204, p. 192.

différents types de discours tenus sur la langue, comme il est tout aussi difficile de distinguer entre ce qui relèverait du « métalinguistique » et de l'« épilinguistique » (les jugements de valeur que les locuteurs portent sur la langue⁸). Swift n'a élaboré aucun concept linguistique, n'a rédigé aucun traité, aucune grammaire : il se passionnait pour l'usage qui est fait de la langue dans la société et son propos avait le plus souvent une visée pragmatique. L'absence chez Swift de toute tentative de conceptualisation, de tout commentaire venant éclairer ses idées sur la langue et sa pratique d'écrivain constitue sans doute le « problème » qui suscite la curiosité du chercheur et l'invite au questionnement. Le rapport de Swift à la langue semble en effet entièrement placé sous le signe du paradoxe. Dans le propos des essais tout à fait sérieux mentionnés plus haut, Swift manifeste une position très conservatrice : volontiers puriste, il déplore la corruption que subit la langue sous les assauts des (més)usages modernes et plaide pour que des normes linguistiques strictes soient édictées ; l'autorité doit juguler l'usage. Mais à l'inverse, sa pratique d'écrivain fait le plus souvent place à un usage extrêmement ludique de la langue : jeux de mots, langages privés, langues inventées témoignent d'un goût immodéré pour le jeu dans la langue, c'est-à-dire une pratique linguistique cherchant à se libérer de toute contrainte, et qui vient par conséquent contredire un propos profondément conservateur. Comme le note Sophie Read, « it is the apparent disjunction between Swift's practice as a writer and his writings on language which has provoked the most enduring interest⁹ ». C'est ce paradoxe entre théorie et pratique que nous souhaitons continuer à explorer : il constitue le point de départ de cette étude, et a motivé nos choix concernant le corpus de textes que nous allons présenter et analyser.

Deux textes dans l'œuvre de Swift ont été retenus : l'essai *A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue* (1712) et le récit de fiction *Gulliver's Travels* (1726). En premier lieu, chacun d'eux illustre de manière exemplaire l'un des deux pôles de la contradiction : l'essai de 1712, dans lequel Swift présente un projet de régulation de l'idiome national et plaide pour la création d'une Académie anglaise, fait ressortir la position très conservatrice de l'auteur ; le récit fictif de

⁸ Ces difficultés sont rappelées par Gilles Siouffi, « Propositions sur l'imaginaire de la langue et sur l'imaginaire linguistique », dans *Langues imaginaires et imaginaire de la langue*, éd. Olivier Pot, Genève, Droz, « Cahiers d'humanisme et Renaissance », n° 148), 2018, p. 439-458, p. 444-445.

⁹ Sophie Read, « Punning and Identity in Swift », *Swift Studies*, 26, 2011, p. 38-60, p. 39.

Gulliver's Travels vient au contraire illustrer une créativité linguistique foisonnante, qui témoigne d'une imagination débridée, réfractaire aux carcans et notamment aux normes linguistiques pourtant promues précédemment. D'autres textes de Swift seront parfois cités, qu'il s'agisse de sa correspondance, de poèmes, de pamphlets ou de certains fragments, sans toutefois faire l'objet de commentaires détaillés. En second lieu, le choix de ce corpus nous paraît justifié par les dates de publication de chaque texte : Swift avait quarante-cinq ans lorsque parut l'essai, cinquante-neuf ans lors de la parution de *Gulliver's Travels*. « The latter Part of a wise Man's Life is taken up in curing the Follies, Prejudices, and false Opinions he had contracted in the former », déclarait Swift dans *Thoughts on Various Subjects* (1711)¹⁰ : nous souhaiterions montrer au fil de notre étude combien le passage du temps a en effet son importance si l'on souhaite mieux comprendre de quelle manière a évolué le rapport de Swift à la société de son temps, tel qu'il se manifeste dans ces deux textes majeurs.

La bibliographie critique portant spécifiquement sur la problématique linguistique dans l'œuvre de Jonathan Swift est relativement réduite en comparaison des très nombreuses études qui se sont emparées d'autres thématiques. Trois monographies, publiées à la fin du xx^e siècle, traitent du rapport de Swift au langage en général et à la langue anglaise en particulier : Ann Cline Kelly, *Swift and the English Language* et Deborah Baker Wyrick, *Jonathan Swift and the Vested Word*, deux ouvrages parus en 1988, suivis quelques années plus tard par celui de Marilyn Francus, *The Converting Imagination. Linguistic Theory and Swift's Satiric Prose* (1994) ; ces travaux représentent un apport essentiel dans les études swifitiennes et ont été d'une aide inestimable pour notre propre travail. On trouve par ailleurs dans la critique anglophone de nombreuses études plus courtes (articles et chapitres d'ouvrages : voir bibliographie), dont la portée est cependant assez réduite puisque celles-ci se concentrent sur une seule œuvre de Swift ou bien sur un petit groupe d'œuvres. En outre, les approches adoptées, d'une grande variété, sont souvent très spécifiques : les travaux dédiés par exemple à l'essai *A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue* relèvent tantôt de l'histoire littéraire (il s'agit notamment de replacer l'essai dans le contexte politique des années 1710 et des polémiques opposant les partis tory et

¹⁰ Jonathan Swift, « Thoughts on Various Subjects [1711] », dans *The Essential Writings of Jonathan Swift*, éd. Claude Rawson et Ian Higgins, New York, W.W. Norton, « A Norton critical edition », 2010, p. 700-706, p. 700.